

compositions de M. Couture qui témoignaient suffisamment des études sérieuses auxquelles il s'était livré dans la grande cité des arts. On aurait pu penser que son retour parmi ses confrères, au milieu de la société montréalaise, devait lui attirer de nombreuses sympathies. Il en fut tout autrement. Je sais bien que le jeune professeur fut pendant quelque temps le *chroniqueur* musical de la *Klincks*, et, qu'à ce titre, il exposa franchement ses vues sur l'art musical en notre pays et aussi sur les exécutants. C'est alors que l'on commença à l'*exciter* (terme du journalisme) et à vouloir prouver au public qu'un jeune homme ne pouvait avoir acquis la science infuse dans le court espace de deux années. Que de gens heureux de se trouver à même de dénigrer tout à l'aise ce nouveau débâillé !

Nous eûmes l'imprudence d'approuver les écrits de M. Couture. Il me revint à Ottawa "qu'on trouvait singulier que M. Smith encourageât les faits et gestes de ce jeune professeur." Je ne viens pas prendre la défense ici de M. Couture, il est assez énergique pour se défendre lui-même. Mais je dois prendre la défense d'une personne qui a fait ses preuves et rehausser ainsi l'art musical en Canada.

Suis-je donc le seul de ses confrères qui ait osé le défendre ? Je ne le suppose pas, je l'avoue. Eloigné de Montréal, j'ignore ce qui a pu se passer à son égard dans ces temps critiques. Toujours est-il que bon nombre de personnes l'ont abandonné, ce qui ne l'a pas empêché de se faire une excellente clientèle—parmi... les anglais—m'a-t-on dit.

Qu'on sache, une fois pour toutes, qu'un homme formé déjà à une bonne école a toutes les chances désirables pour faire en fort peu de temps des progrès rapides dans un art avec d'habiles professeurs. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, s'il travaille avec énergie, acquerra en deux ans ce qui exigerait six ou sept années chez un enfant de douze ans ; le fait est incontestable, et je suis surpris qu'on n'ait pas eu la bonne foi de le déclarer publiquement.

Du reste, en Canada, on surfait et défait avec beaucoup d'aisance les meilleures réputations. L'opinion publique qui, dans les vieux pays, juge en dernier ressort, ne s'est pas encore formée dans les deux Amériques. En Canada, chaque professeur a son petit centre de société ; là on l'admire, on le choye, enfin on "établit sa réputation," et c'est ainsi que musiciens et musiciennes se forment une clientèle au détriment du progrès de l'art.

Les arts professionnels sont très nobles lorsqu'on sait les embellir par des actes envers autrui. Que l'on remarque la ligne de conduite adoptée par les médecins, les avocats et les notaires. Elle consiste à ne jamais dénigrer son confrère et encore moins à condamner son jugement, ses actes ; je ne puis en dire autant de ceux qui exercent la profession musicale. En cela je n'accuserai point tout-à-fait les professeurs, mais bien plutôt le grand nombre de personnes qui prennent plaisir à jeter la désunion parmi eux : dans quel but ? Les uns comme les autres seraient peut être fort embarrassés de répondre.

GUST. SMITH.

C'était grande fête à Sandwich le 26 juin.

Nos compatriotes réorganisaient leur société St.-Jean-Baptiste et à cette occasion, une messe était chantée avec un nombre encore inconnu dans cette localité. Un chœur considérable, une fanfare, un orchestre et l'orgue faisaient ensemble trembler la voûte de la jolie église de Sandwich. Tout était dirigé par notre habile artiste M. S. Mazurette.

Le chœur a rendu avec succès la jolie messe de Ste Thérèse.

Le lendemain, une foule compacte se pressait à la salle "Merrill," à Detroit. C'était le dernier concert de la saison. Pas moins de dix-huit élèves de M. Mazurette en faisaient les frais ; tout le monde était enthousiasmé et l'on avait raison de l'être. Quelques élèves jouent en artistes...

FLAVIUS.

FRANCOISE DE RIMINI.

Poème de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique d'Ambroise Thomas.

PARIS, 27 Juin 1882.

Mon cher Monsieur.—

Absent de Paris au moment de la première représentation de "Françoise de Rimini," je n'ai pu vous envoyer plutôt le compte-rendu de cet important ouvrage.

Dans la Divine Comédie du Dante, le touchant épisode de Françoise de Rimini a fourni à MM. Michel Carré et Jules Barbier, l'idée-mère de leur poème. Ils ont dû, pour obéir aux exigences scéniques du drame lyrique, élargir cet épisode et y greffer une action qui permit les développements dramatiques nécessaires à une œuvre de cette importance.

Ont-ils réussi ? Pas complètement : car, comme on va le voir, leur poème pêche par la monotonie et la rareté des situations musicales. On raconte à ce propos que ce libretto avait d'abord été remis à Gounod. Le maître y travailla pendant deux ans, puis, sur le conseil de ses amis, l'abandonna comme n'étant pas scénique.

Le prologue se passe à la porte des Enfers. Le Dante y trouve Virgile qui va lui servir de guide. Parmi les ombres qu'il rencontre dans le sombre royaume, il s'intéresse à celles de Françoise et de Paolo, portant encore la trace sanglante du coup d'épée qui les a fait mourir. Sur le désir du Dante, Virgile lui raconte l'histoire de ces amants infortunés. C'est son récit mis en action qui va se dérouler dans les actes suivants :

Au premier acte, nous sommes dans l'oratoire de Françoise. Françoise et Paolo, qui vont se marier, se jurent un amour éternel. Survient Guido, le père de Françoise, annonçant que Rimini est sur le point d'être prise par Malatesta, chef des Guelfes. A cette nouvelle, Paolo, frère de Malatesta, mais tout dévoué aux Gibelins, court se joindre aux combattants. Il est vaincu, on le croit mort et la ville est prise. Malatesta, qui veut livrer la cité au pillage, est touché par les supplications et les larmes de Françoise. Il pardonne, mais Françoise sera sa rançon et deviendra sa femme.

Au deuxième acte, on célèbre le mariage de Malatesta et de Françoise. Elle avait d'abord repoussé cette union pour rester fidèle à la mémoire de Paolo ; mais touchée par les supplications de son père et pour sauver sa patrie elle s'est résolue à ce sacrifice, Paolo, sauvé miraculeusement, apparaît dès que les époux sortent du temple et reproche à Françoise la violation de ses serments.

Les fêtes du mariage ont lieu pendant le troisième acte et c'est là que se place un magnifique ballet qui est une merveille de mise en scène, et de luxe. Malatesta obligé de se rendre près de l'empereur, confie sa femme à son frère.

Le quatrième acte nous ramène dans l'oratoire de Françoise. Françoise et Paolo chantent un duo d'amour. Ils sont surpris par Malatesta, qui se précipite sur eux, l'épée à la main ; ils vont mourir. Un rideau de nuages cache le meurtre aux spectateurs et quand il se dissipe, nous retrouvons aux Enfers Françoise et Paolo.

Comme nous le disions au début, ce poème pêche par la monotonie et la rareté des situations musicales. M. Ambroise Thomas s'inspirant de l'œuvre du Dante, s'est servi avec un grand bonheur des sonorités lugubres que lui impose le prologue pour donner plus d'éclat à la partie dramatique et passionnée de l'œuvre. Cette nouvelle partition a de grandes qualités et montre la profonde science musicale du maître.